

Mort de l'historien Pierre Laborie

L'auteur du livre « Le Chagrin et le venin », spécialiste de la période de l'occupation pendant la seconde guerre mondiale, est mort, le 16 mai, à l'âge de 81 ans. Spécialiste de l'histoire de l'imaginaire social pendant la 2GM, son approche méthodologique a radicalement bousculé les usages et il a dénoncé l'instrumentalisation du passé

LE MONDE | 19.05.2017 à 15h06 Par Philippe-Jean Catinchi

http://www.lemonde.fr/disparitions/article/2017/05/19/mort-de-l-historien-pierre-laborie_5130603_3382.html

L'historien Pierre Laborie est mort le 16 mai à l'âge de 81 ans. En 2013, l'historien Olivier Loubes, disciple de Pierre Laborie, et Annelise Rodrigo, professeur à l'université Toulouse 2-Jean-Jaurès, avaient publié l'hommage ci-dessous sur le site Mondes sociaux. Notre collaborateur Philippe-Jean Catinchi a complété et actualisé ce témoignage.

Né le 4 janvier 1936 dans le Lot, à Bagnac-sur-Célé, ce fils d'un paysan et d'une postière fait ses études au lycée d'Aurillac avant de devenir professeur de lycée, puis d'école normale à Cahors. De 1978 à 1998, Pierre Laborie suit un parcours « classique » à l'université de Toulouse 2–Le Mirail, assistant, puis maître-assistant, maître de conférences, professeur enfin, au sein d'une « université de masse » dans le contexte de la démocratisation des études supérieures du dernier tiers du XXe siècle. À ce titre, il connaît et accompagne le changement de lieu et d'échelle de la faculté d'histoire de Toulouse : étudiant, et leader syndical à l'UNEF, dans la vieille fac de la rue Lautmann en plein quartier latin toulousain durant les années 1960, il devient enseignant-chercheur dans la toute nouvelle UFR du Mirail.

Durant deux décennies, Laborie forme et passionne des générations d'étudiants et devient un des historiens majeurs d'une université toulousaine riche de ses dialogues avec Bartolomé Bennassar, Pierre Briant et Pierre Bonnassie.

Après ses premières études sur la Révolution française sous la direction de Jacques Godechot (1907-1989), en poste à Toulouse dès sa réintégration en 1945 – il avait été révoqué par le gouvernement de Vichy en raison de ses ascendances juives – Laborie est encouragé par son maître à s'orienter vers les champs et les approches nouvelles que sont alors le XXe siècle et la linguistique. Grâce à l'Inspecteur général d'histoire-géographie Louis François (1904-2002), ami de l'historien et résistant Henri Michel (1907-1986), Laborie entre au Comité d'histoire de la seconde guerre mondiale (CHGM), dont Henri Michel, tout nouveau rédacteur en chef de la Revue d'histoire de la Seconde guerre mondiale qu'il vient de fonder en novembre 1950, est le secrétaire général. De cet organisme de recherche dont l'Institut d'histoire du temps présent (IHTP), né en 1978, est en quelque sorte l'héritier, Pierre Laborie devient le correspondant pour le Lot, accédant légalement à des archives interdites, ce qui oriente ses recherches vers la France de l'Occupation.

Le rapport de la société française à son passé

À la suite de son travail sur l'opinion publique dans le Lot entre 1939 et 1944 (sujet de la thèse de 3e cycle qu'il soutient en 1978, et qui est publiée en 1980 [Résistants Vichyssois et Autres, CNRS éd.]), sa pratique d'historien l'installe comme un spécialiste reconnu non seulement de la période de l'Occupation, de la Résistance et de Vichy, mais aussi des problèmes épistémologiques de l'écriture de l'histoire, de la définition de l'événement et de la construction du rapport de la société française à son passé.

Cette double reconnaissance, renforcée par sa thèse d'Etat soutenue en 1988 et la coordination de nombreux colloques marquants, vaut à Laborie de quitter Toulouse en 1998 pour intégrer à Paris comme directeur d'études la très prestigieuse Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS) à laquelle il ne pensait jamais prétendre.

Ce n'est pourtant que justice. Dès la genèse de sa thèse, Laborie a bousculé les usages en ouvrant son champ d'investigation à des méthodes inédites. Lui qui a suivi des cours de linguistique, noué des liens solides et enrichissants avec des antiquants et médiévistes, tel Pierre Briant et Pierre Bonnassie (1932-

2005), des philosophes et des sociologues, comme Jean-Michel Berthelot (1945-2006), en a infléchi sa manière d'appréhender la recherche historique et de faire de l'histoire.

Pour son premier livre, à rebours des majuscules du titre, Laborie a pris le parti de centrer son étude, plus seulement sur les résistants et vichyssois, mais aussi sur les « autres ». Démontant les idées reçues, il démontre que l'opinion publique est rarement une et qu'elle ne peut être réduite aux simplifications alors en vogue – le journaliste Henri Amouroux n'hésite pas à titrer en 1977 le deuxième tome de sa Grande histoire des Français sous l'Occupation, pour qualifier les Français de l'an 1940, Quarante millions de pétainistes. Ce faisant Laborie définit la formation de l'opinion comme « le résultat de ramifications complexes entre les mentalités profondes, les expériences et les orientations idéologiques des groupes sociaux et il faut des circonstances particulières pour que ces divergences s'effacent au profit d'une expression plus large et plus homogène ». Ainsi la défaite est-elle un véritable traumatisme pour la population et joue-t-elle le rôle de catalyseur des représentations de l'imaginaire social.

« Opposition passive »

Tout en reconnaissant la pertinence de la notion d'« accommodement » avancée par Philippe Burrin, Pierre Laborie rejette d'emblée les catégorisations habituelles et préférera par la suite parler de « non-consentement » ou d'« opposition passive » pour indiquer des gradations de comportements face à l'occupant et à Vichy. Il refuse par ailleurs de concevoir Vichy comme étant un « accident malheureux de notre histoire » et amène le lecteur à repenser les bornes chronologiques de cette période pour mieux comprendre l'évolution de l'opinion ; ainsi celle-ci paraît plus compréhensible si on analyse l'état d'esprit de la population, prise dans une « crise d'identité nationale », à partir du Front Populaire jusqu'à la Libération.

C'est ce point de vue chronologique qui est en partie utilisé dans son maître-ouvrage, issu des dix ans de travaux des années 1980 aboutis dans son mémoire d'habilitation à diriger des recherches en 1988. Devenu un classique pour ceux qui s'intéressent aux années noires, le livre qui en est tiré, L'Opinion française sous Vichy, paraît en 1990. Pierre Laborie y souligne à nouveau la complexité de l'état d'esprit des Français, insiste sur le non-cloisonnement entre les opinions maréchalistes, vichyssoises, collaboratrices, résistantes etc.

Cela le conduit à proposer d'effectuer le remplacement de la notion d'opinion publique, commode mais socialement floue par celle d'imaginaire social, scientifiquement plus pertinente. Habituelle pour les anthropologues, la notion est neuve chez les historiens du contemporain et Laborie plaide pour cette mutation dans un article fondateur (« De l'opinion publique à l'imaginaire social », Vingtième siècle. Revue d'histoire, n°18, 1988).

Lire : Lire l'entretien avec Pierre Laborie : "La difficile sortie d'une vision en noir et blanc
Publiés en 2006, Les Mots de 39-45 (Presses universitaires du Mirail) offrent à Pierre Laborie un type d'écriture lexicale de l'histoire qui lui permet de déployer par l'exemple son attention aux concepts ainsi que sa définition de l'événement. Ainsi pour la seule lettre A on trouve, à côté des termes « ambivalences », « anachronismes » et « attentismes » trois remarquables pages sur « Auschwitz ». Car tout au long de ses écrits, particulièrement dans les dix essais parus entre 1983 et 2000 rassemblés dans l'indispensable, Les Français des années troubles : de la guerre d'Espagne à la Libération (2001), Pierre Laborie s'est intéressé à la façon dont les gens se saisissent des notions ou des événements.

À cette fin, il recourt aux représentations considérées comme des phénomènes mentaux. Elles doivent permettre de mieux comprendre les modes de pensées des contemporains de l'événement, d'accéder à leurs codes culturels. Pierre Laborie insiste donc sur le fait que nous, hommes et femmes vivant au XXe siècle et conscients de ce qu'a été la seconde guerre mondiale, ne pouvons juger les opinions, les comportements ou les (non-)actes des contemporains de ce conflit sans savoir que nous venons après, avec nos grilles de lecture du passé. A contrario, l'historien doit s'attacher à comprendre le passé dans son temps sans le lire avec nos propres codes culturels, du moins sans être dupe de ceux-ci.

A rebours des idées reçues sur la mémoire héroïque

Dans cette perspective, l'événement ne saurait être réduit au fait. Il s'agit d'étudier le fait et ses traces. Pour simplifier, il faut prendre en compte « ce qui est arrivé » et « ce qui est arrivé à ce qui est arrivé », car « l'événement c'est ce qui advient à ce qui est advenu » (Pascale Goetschel et Christophe Granger, 2011, entretien avec Pierre Laborie », *Sociétés & Représentations*).

Paru en 2011 chez Bayard, *Le Chagrin et le venin*. La France sous l'Occupation, mémoire et idées reçues, refait jouer les questions posées dans les autres études de Pierre Laborie, cette fois-ci en partant de l'usage politique du passé. L'historien s'attache d'abord aux « perceptions à travers lesquelles les événements ou les problèmes sont reçus ». La mise en histoire de la mémoire est en effet au cœur d'un ouvrage qui se demande de quel tournant *Le Chagrin et la pitié* de Marcel Ophüls (1971) est le film. À rebours des idées reçues, Laborie montre qu'il n'y avait pas de mémoire héroïque dominante de la Résistance avant 1970, sauf en deux brefs moments, autour de la Libération et du retour de de Gaulle au pouvoir.

C'est bien plutôt à notre époque, depuis *Le Chagrin*, que se déploie une mémoire-vulgate unanime qui enfouit la réalité de l'évolution des attitudes et comportements des Français sous l'image d'un pays majoritairement peuplé d'attentistes, de lâches. Il confirme par là que c'est bien « l'obsession de la mémoire » pour reprendre la formule d'Henry Rousso qui définit notre temps et il ajoute que cette prétendue démystification (il n'y a pas pour lui de mythe dominant « résistancialiste » avant 1970 sauf pour les thuriféraires d'une certaine droite absolvant les collaborateurs) est une dénaturation de la Résistance et de ce qu'étaient les comportements des Français sous Vichy. Traquant sans pitié fables et poncifs, Laborie démonte ainsi, avec une science d'entomologiste la fabrication de la vulgate collabo autant que le mythe résistancialiste.

Pour le démontrer, *Le Chagrin et le venin* est aussi une histoire de la Résistance et de l'opinion où est analysé très finement ce que fut la singulière réalité sociale de la Résistance, bien plus large que le comptage des résistants ne peut la décrire. Il y relève que les attentes des Français « ne font pas que dissimuler des accommodements médiocres » et insiste sur « la réalité d'une société de non-consentement ». On retrouve là la mise en pratique par Pierre Laborie de sa définition de l'historien du très contemporain, comme un « sauve-mémoire » – la Résistance a existé comme phénomène social large – et un « trouble-mémoire » – la France ne fut pas unanimement et successivement résistancialiste puis responsable des crimes de Vichy. De là la difficulté à faire admettre qu'on doit récuser une vision en noir et blanc pour faire de l'histoire.

Champion d'une vigilance méthodologique et éthique qu'il appliqua jusqu'au bout à son propre travail, Pierre Laborie est un maître d'exigence : « Faire de l'histoire du très contemporain, c'est s'efforcer de regarder autrement un monde proche pour retrouver son étrangeté. »

"La difficile sortie d'une vision en noir et blanc"

Pierre Laborie retrace l'évolution de la mémoire collective de l'Occupation.

Propos recueillis par Thomas Wieder, *Le Monde des livres*, 14.04.2011

http://www.lemonde.fr/livres/article/2011/04/14/la-difficile-sortie-d-une-vision-en-noir-et-blanc_1507338_3260.html

Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), Pierre Laborie est spécialiste de l'histoire de l'opinion publique pendant la seconde guerre mondiale. Il vient de publier un bel essai, *Le Chagrin et le Venin*. La France sous l'Occupation. Mémoire et idées reçues (Bayard, 356 p., 21 €).

Quelle place la Résistance occupe-t-elle aujourd'hui dans la mémoire collective ?

La Résistance incarne un idéal. Or un idéal doit être pur, il doit correspondre à l'idée mythique qu'on s'en fait. Pour incarner cet idéal, les combattants de la France libre sont les mieux placés sur le terrain de la mémoire. Ils ont pour eux la dimension chevaleresque de l'engagement. Ils bénéficient aussi de l'image rassembleuse d'un De Gaulle qui se voulait au-dessus des partis. Daniel Cordier ou Stéphane Hessel jouent à fond sur ce registre de la pureté et de l'absolu.

En face, la Résistance intérieure est moins bien armée pour défendre son image. Depuis toujours, on insiste sur le côté "guerre des chefs", on questionne le rôle exact des communistes en son sein, on s'interroge sur les trahisons et les bavures des uns et des autres. Souvenez-vous des "affaires" Moulin ou Aubrac. Dans la mémoire collective domine l'idée que la France libre a échappé à tous ces travers.

Comment définiriez-vous le rapport des Français d'aujourd'hui à la seconde guerre mondiale ?

Une vulgate assez simple s'est imposée dans le discours mémoriel-médiatique depuis quarante ans. L'idée est que l'importance de la Résistance a été exagérément grossie pendant le quart de siècle qui a suivi la guerre, et qu'il a fallu attendre les années 1970, notamment le film *Le Chagrin et la Pitié*, de Marcel Ophüls, pour qu'on en vienne à une vision plus équilibrée des choses consistant à dire que la Résistance a été un phénomène ultraminoritaire.

"Vulgate", dites-vous ?

Oui, pour deux raisons. Ceux qui s'en prennent, depuis une quarantaine d'années, à la "légende rose" qui aurait totalement dominé de 1945 à 1970, ont un peu forcé le trait. Jamais personne n'a dit qu'il y avait eu 40 millions de résistants. Dès la guerre, cette vision unanimiste a été écornée. Or, comme ils ne pouvaient directement s'en prendre à la Résistance, les néovichystes s'en sont pris à sa légende. En 1948, un ancien député du Morbihan, l'abbé Desgranges, a par exemple dénoncé *Les Crimes masqués du résistancialisme* (Ed. de L'Elan) - un néologisme apparu dans une revue suisse quelque temps auparavant.

Si je parle de vulgate, c'est aussi parce que l'idée selon laquelle la Résistance a été un phénomène très marginal est liée à une vision elle-même très particulière de la Résistance. Or celle-ci doit être questionnée.

Que voulez-vous dire ?

Les résistants eux-mêmes, tellement soucieux de légitimer leur action en mettant l'accent sur la lutte armée, ont eu tendance à réduire la Résistance à sa dimension militaire. Si l'on s'en tient à cette conception, alors oui, la Résistance n'a concerné qu'une poignée d'individus. Si, en revanche, on adopte d'autres catégories d'analyse, qui touchent à la nature du phénomène et ne sont pas strictement politico-militaires, la vision que l'on a des Français de l'époque est plus nuancée. Entre la lutte armée et la passivité, voire la collaboration, il y a une multitude de petits gestes qui, si on les prend en compte dans leur expression collective, donnent l'image d'une société marquée par l'idée du non-consentement. Je suis frappé par la difficulté que nous avons, en France, à sortir d'une vision en noir et blanc de cette période.

D'où votre insistance sur la notion d'"ambivalence"...

Oui. C'est ce que j'essaie de dire depuis des années, en rappelant que le "et" a été beaucoup plus fréquent que le "ou", par exemple que l'on a pu à la fois vénérer Pétain et souhaiter la victoire des Alliés. C'est une idée qui passe encore mal auprès du grand public. C'est vrai aussi pour la Résistance : par exemple, les passeurs qui se faisaient outrageusement payer pour faire franchir la ligne de démarcation étaient-ils des mercenaires ou des résistants ? La question se pose. Senghor a admirablement résumé cela, en opposant la "voie droite" que la France aime célébrer aux "sentiers obliques" par lesquels elle chemine.

Propos recueillis par Thomas Wieder